Dimanche 26 février 2012

Michel Vâlsan : Les derniers hauts grades de l'Écossisme et la réalisation descendante (I)



Mihai Vâlsan

LES DERNIERS HAUTS GRADES DE L'ÉCOSSISME ET LA RÉALISATION DESCENDANTE

Comme nous l'avons signalé dans notre dernier article (1), la relation établie par René Guénon entre les trois derniers degrés de la Maçonnerie écossaise et la réalisation descendante, pose quelques questions qui intéressent présentement les Maçons d'esprit traditionnel. Tout d'abord, il s'agit de savoir si la dite relation implique l'affirmation de l'existence d'une initiation à la

réalisation descendante dans le cadre de la Maçonnerie, ou tout au moins dans le régime écossais. Cette question est, à vrai dire, subordonnée à une autre de caractère principiel : existe-t-il une notion traditionnelle d'initiation en vue de la réalisation descendante ? Nous laisserons donc de côté, pour le moment, le cas de l'initiation maçonnique, et nous tâcherons d'éclaircir ce point sur un plan traditionnel plus général. A cet égard, comme c'est René Guénon qui a formulé la notion même de « réalisation descendante », c'est à son exposé que nous devons nous adresser en premier lieu, pour voir si cette notion doctrinale est liée, chez lui, à celle d'une initiation correspondante. Cet exposé montre tout d'abord que le processus de cette phase de la réalisation suppose l'accomplissement préalable de la phase « ascendante » ; ensuite, il précise que la phase « descendante » n'échoit qu'a certains des êtres qui ont atteint le terme suprême de la montée, dont le cas est de l'ordre proprement « avatârique ». Mais René Guénon ne précise pas par quelle discrimination et initiative est provoqué la « redescente » de ces êtres (2). Or ce point est en rapport direct avec notre sujet, car la discrimination et l'initiative en question correspondent au fond à une « initiation » pour la phase descendante. Par contre, le texte du Cheikh el-Akbar, dont nous avons donné la traduction, traite assez explicitement de ce point, selon la perspective islamique, et cela nous permet de compléter ici, fort opportunément, l'enseignement de René Guénon. Il est à peine besoin de faire remarquer que, au degré où se situent ces choses, les données islamiques, malgré leur forme particulière, ont une signification tout à fait universelle. D'après ces données, le « renvoi vers les créatures », qui correspond à l'inauguration de la phase descendante de la réalisation, est un pur attribut et même un privilège d'Allah, qui, dans le cas d'un *rasûl*, ou d'un *nabî*, comporte l'intervention d'un ange, lui-même identifié an principe divin, et, dans le cas du *wârith*, s'exprime par un « dévoilement ou manifestation divine » (*tajallî ilâhî*) (3), qui se situe nommément au même degré divin. Ce sont des manifestations de cet ordre (quels que soient du reste les supports qu'elles prennent dans notre monde), annonçant le choix d'Allah et conférant la « mission », qui constituent ce qu'on peut appeler proprement « l'initiation pour la descente ». L'idée d'une « initiation », en cette matière est tout à fait adéquate, car la réalisation qui lui correspond est le développement du « germe » divin déposé dans l'être missionné par la Parole d'Annonciation et d'Investiture (4). Cette initiation pour la redescente est même, dans un sens, d'un type plus primordial que celui de l'initiation pour la montée, car la réalisation qu'elle engendre reproduit dans le sens direct l'action primordiale du Verbe dont procède toute manifestation, et à laquelle s'applique proprement le symbole védique du « sacrifice de *Mahâ-Purusha* », alors que la réalisation ascendante reproduit cette action dans le sens inverse, son point de départ étant la manifestation.

(1) *Un texte du Cheikh el-Akbar sur la réalisation descendante*, Etudes Traditionnelles, avril-mai 1953.
(2) Il mentionne incidemment (*Initiation et Réalisation Spirituelle*, p. 227) que les Prophètes et les *Avatâras* sont mis en présence de la « mission qu'ils ont à accomplir », mais ne donne pas d'autre précision.
(3) Il ne s'agit pas d'une « manifestation » divine en général (les *tajalliyyât* ont des espèces innombrables), mais d'une manifestation bien déterminée, conférant explicitement la « mission » et ses pouvoirs. C'est ce qui résulte du texte même de Cheikh el-Akbar, là où il est question du cas d'Abû Yazîd al-Bistâmî : « contraint » (*majbûr*) au « retour vers les créatures », pour lequel il avait reçu les attributs de sa fonction, il s'évanouissait, et alors la Voix qui l'avait « envoyé » demanda qu'on le ramène (il faut ajouter que d'après les données connues, Abû Yazîd, qui avait été « envoyé », à titre d'épreuve une première fois avec des attributs de majesté et de gloire, fut envoyé efficacement une deuxième fois, mais aves des attributs d'humilité et de pauvreté : il est du reste un des chefs des *Malâmiyyah*, les Gens du Blâme). Notons aussi que dans le cas où l'être a le choix (*ikhtiyâr*) entre le « retour » et l' « arrêt », ce qui fut le cas cité, d'Abû Mâdyân, il s'agit encore d'une proposition explicite faite par l'acte de tajallî. On connait encore des cas de « proposition de choix », soit lors d'une mission (et à cet égard on peut se rappeler que *Shâkya-Muni* eut à choisir entre la fonction de *Bouddha* et celle de *Chakravarti*) soit, selon le hadith, lors de la mort, entre la persistance sur terre et « la rencontre avec le Compagnon Suprême ».
(4) Comme on peut le voir dans le cas du Prophète de l'Islam, la visite de l'Ange Gabriel a même les caractères intelligibles d'un « mariage transcendant » (analogue, bien que situé dans une toute autre perspective, à celui avec la Vierge), dont le fruit devait être le Coran (qui est lui-même le Verbe divin contenant la Loi révélée). Du reste, les premières paroles de la

révélation que nous avons citées dans notre commentaire du texte du Cheikh el-Akbar, expriment au fond la même idée : il s'agit que le Prophète « prononce » les paroles révélées « au nom du Seigneur qui a créé l'Homme (Universel) », identique au Coran, « d'une goutte de sang coagulé », forme première du Verbe ensemencé, particularisée par la « coagulation » que comporte la « descente » (cf. René Guénon, *La Grande Triade*, ch. XIV), dont procèdera la Forme prophétique mohammadienne dans toute son universalité ; la mention du Calame, symbole masculin, dont la fonction est d'inscrire la Science divine sur la Table Gardée, symbole féminin, représenté ici par l'être du Prophète, vient appuyer notre interprétation. On peut remarquer à l'occasion que, en sens inverse, le mariage participe d'un symbolisme d'initiation.

Telles sont, en peu de mots, les constatations que nous pouvons faire, sur un plan traditionnel en général, concernant l'accès à cette phase de la réalisation initiatique. On se rend compte facilement que les moyens de l'initiation ordinaire n'ont rien à chercher ici. Ajoutons qu'on ne connaît nulle part et d'aucune façon qu'une organisation initiatique ait jamais prétendu conférer une initiation de cet ordre, ce qui reviendrait en somme à la prétention de conférer des missions divines, qu'elles soient de caractère proprement légiférant ou autres (1).

Nous reviendrons maintenant au cas maçonnique, ou plutôt à la mention qu'en a faite René Guénon. Rappelons tout d'abord les termes mêmes employés par lui. C'était dans un contexte où il était question du cas du *Bodhisattwa*. Chez celui-ci, tout le symbolisme de sa vie « lui confère, depuis son début même, un caractère proprement « avatârique » (2), c'est-à-dire la montre effectivement comme une « descente » (c'est le sens propre du mot *avatâra*) par laquelle un principe, ou un être qui représente celui-ci parce qu'il lui est identifié, est manifesté dans le monde extérieur, ce qui, évidemment, ne saurait en aucune façon altérer l'immutabilité du principe comme tel ». Ici, René Guénon mettait une note qui est le « lieu » de notre sujet : « On pourrait encore dire qu'un tel être, chargé de toutes les influences spirituelles inhérentes à son état transcendant, devient le « véhicule » par lequel ces influences sont dirigées vers notre monde ; cette « descente » des influences spirituelles est indiquée assez explicitement par le nom d'*Avalokitêshwara*, et elle est aussi une des significations principales et « bénéfiques » du triangle inversé. – Ajoutons que c'est précisément avec cette signification que le triangle inversé est pris comme symbole des plus hauts grades de la Maçonnerie écossaise ; dans celle-ci, d'ailleurs, le 30e degré étant regardé comme *nec plus ultra*, doit logiquement marquer par là même le terme de la « montée », de sorte que les degrés suivants ne peuvent plus se référer proprement qu'à une « redescente », par laquelle sont apportées à toute l'organisation initiatique les influences destinées à la « vivifier » ; et les couleurs correspondantes, qui sont respectivement le noir et le blanc, sont encore très significatives sous le même rapport » (3). On voit ainsi que la correspondance entre les derniers degrés de l'Ecossisme et la « redescente » est venue par le biais du symbolisme, non par un abord direct de la question de l'initiation que nécessiterait cette phase de la réalisation. De plus, René Guénon ne parle en somme textuellement que d'une « référence » de ces grades à une « redescente », sans affirmer aucunement que l'attribution des grades en question conférerait l'initiation nécessaire pour cette phase initiatique. Cette note n'est peut-être pas assez explicite en elle-même pour éviter une méprise, mais le contexte est tout de même assez clair : René Guénon parlait à cet endroit d'un cas avatârique, et, du reste, dans toute son étude, il n'a envisagé que de tels cas, comme encore ceux, analogues, du *rasûl* et du *nabî* (4). En tout état de cause, c'est seulement à des êtres ayant déjà réalisé leur identité principielle qu'il pouvait penser à ce propos, car ceux-là seulement peuvent être « mis en présence d'une mission divine qu'ils ont à accomplir » ; l'attribution d'une mission exige en effet que le mandant et le mandaté se trouvent à un certain égard, à un certain degré. Disons encore, par un simple souci de symétrie logique, quelque excessif qu'il puisse paraître ici, que si l'organe initiateur est situé au degré de la simple « virtualité » de sa propre fonction, comme c'est trop évidemment le cas dans la Maçonnerie présente, il ne saurait avoir le rôle d'attribuer des « missions » de ce caractère transcendant et proprement avatârique, dont le contrôle lui échapperait par la force des choses et sous ce rapport, il est indifférent que le récipiendaire soit un être ayant déjà atteint l'identité principielle, ou au contraire quelqu'un qui n'a aucune réalisation spirituelle, même de l'ordre le plus élémentaire.

(1) Nous parlons donc ici, seulement de « missions » ou « fonctions » coïncidant avec une « réalisation descendante », car il y en a évidemment qui n'impliquent point une telle réalisation

initiatique, et c'est même là, peut-on dire, le cas de toutes celles qu'on connaît ordinairement, soit dans l'ordre initiatique soit dans l'ordre exotérique, qu'elles soient purement spirituelles ou politiques.
(2) Il convient donc, en vérité, de faire une distinction entre les êtres qui « descendent » et accomplissent ainsi leur réalisation descendante, par leur naissance même dans ce monde, et les autres missionnés divins, qui ne recouvrent un caractère « descendant » qu'après une « montée » accomplie pendant leur vie terrestre. C'est en cela du reste que consiste principalement la différence entre l'*Avatâra* et le Prophète, et de là découlent les caractères spécifiques des Révélations dont ils sont les supports.
(3) Initiation et réalisation spirituelle, p.233.
(4) Comme nous l'avons noté dans notre précédent article, le cas de redescente du walî même n'est pas exclu absolument, mais en quelque sorte « réservé », dans l'exposé de René Guénon. Notre interprétation sur ce point n'est nullement forcée et la meilleure preuve qu'il admettait parfaitement la possibilité de redescente en dehors des cas proprement avatâriques et prophétiques, est le fait que lui-même mentionne, dans la dernière note de son étude (op. cit., p. 228), le cas de Dante considéré comme « redescendu du Ciel ». D'autre part, dans *La Grande Triade* (p.100), il cite dans le même ordre d'idées, à propos du *Rorate Coeli desupet, et nubes pluani Justum* d'Isaïe XLV, 8, le cas du « Juste » comme « médiateur » qui « redescend du ciel en terre », ou comme être qui, « ayant effectivement la pleine possession de sa nature céleste, apparaît en ce monde comme l'*Avatâra* ». Le cas de tels *awliyâ* pourrait entrer, du reste, dans ce que le Cheikh el-Akbar appelle la Nubuwwah Ammah, la Prophétie Générale, avec laquelle s'identifie la *Wilâyah*, la Sainteté, dans son sens le plus haut, et qui ne comporte pas d'attribut légiférant (*tachrî'*) mais seulement les « sciences » (*'ulûm*) et les « notifications » (*ikhbârât*) divines ; d'autre part, c'est seulement l'utilisation d'une qualification terminologique spéciale qui permet de déterminer parmi les awliyâ ceux qui constituent les cas de « missionnés » ; cette qualification est celle de la *Wirâthah*, l'Héritage, qu'utilise en fait le Cheikh el-Akbar.

Il nous reste à éclaircir un dernier point. Dans le texte de René Guénon une phrase dit que, par la « redescente » à laquelle se réfèrent les degrés ultérieurs au 30e, « sont apportées à toute l'organisation initiatique les influences spirituelles destinées à la vivifier ». Cela établit un rapport direct et précis entre l'organisation initiatique qui possède ces grades et les influences spirituelles que comporte une « réalisation descendante ». Alors, on se demande quelle est la relation qui subsiste entre les dits grades et une telle réalisation, alors que nous avons conclu qu'il ne peut s'agir là de l'initiation que cette réalisation nécessite. Il y a, à cet endroit, plus précisément, deux questions : Quelle signification reste-t-il à attribuer au symbolisme « descendant » constaté pour les trois derniers degrés de l'Ecossisme ? Si ce symbolisme est propre aux dits grades (1), quelle est la chose conférée par ceux-ci ?

La réponse à ces questions ne saurait être trouvée, ni facilement ni complètement, parce que les choses dont il s'agit sont en rapport avec des points réellement énigmatiques concernant l'origine et la nature de l'initiation maçonnique ou tout au moins des hauts grades superposés à la « Maçonnerie bleue ». Néanmoins, il nous semble qu'on peut tenter quelques vues, à l'aide de la méthode du symbolisme, et en tenant compte de diverses données traditionnelles concernant les hiérarchies initiatiques.

(1) Il est utile de noter que le régime de 33 grades n'est pas, ou n'a pas été partout le même ; quelquefois le 33e est le Kadosh, mais cela ne peut être que le résultat d'une de ces altérations dont on a tant d'exemples. Par ailleurs, le triangle inversé ne se trouve pas mentionné dans tous les manuels parmi les attributs des trois derniers degrés. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Toute organisation initiatique reproduit, plus ou moins explicitement, dans sa hiérarchie de grades, soit effectifs, soit simplement symboliques, la figure d'un centre spirituel. Ce centre est naturellement celui dont cette organisation procède immédiatement et auquel elle reste toujours, consciemment ou non, attachée et subordonné, ainsi que toute la forme traditionnelle correspondante. Celui-ci est lui-même une figure du Centre Suprême dont émanent et dépendent, d'une façon plus ou moins directe, les centres particuliers de chacune des formes traditionnelles existantes. Au sommet de ce dernier, ainsi que l'a exposé René

Guénon dans son *Roi du Monde*, se trouvent les trois fonctions suprêmes, du *Brahâtmâ* et de ses deux assesseurs, le *Mahâtmâ* ele *Mahânga*, qui régissent chacun l'un des « trois mondes » (qui constituent le *Tribhuvana* de la tradition hindoue). Ce ternaire de fonctions a sa correspondance dans la hiérarchie supérieure de tout centre spirituel d'une tradition particulière. René Guenon en a signalé le fait dans le cas du Lamaïsme, dont les trois fonctions du *Dalaï Lama*, du *Tachi-Lama* et de *Bogdo Khan* sont assez visibles dans le monde extérieur. On peut citer dans le même ordre, le cas de la tradition islamique où le sommet de la hiérarchie spirituelle, ici purement ésotérique, est occupé par le *Qutb*, le Pôle, et ses deux Imams, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, régissant respectivement le *Malakût* et le *Mulk* (1).

(1) Un autre cas est celui de la tradition chinoise avec l'Empereur, dans sa fonction de Médiateur entre le Ciel et la Terre, et ses deux Conseillers, de droite et de gauche, à une époque où les détenteurs étaient réellement identifiés aux principes qu'ils représentaient dans le domaine de leur tradition.

Ces fonctions, envisagées tant dans l'ordre de la tradition universelle que dans l'ordre des traditions particulières, étant les plus élevées que comporte la hiérarchie initiatique normale, et par lesquelles sont véhiculées les influences spirituelles dans les domaines qui leur correspondent, apparaissent comme des cas de réalisation descendante, mais il est utile de procéder à un examen plus spécial pour faire ressortir clairement tette conclusion. Ainsi, pour ce qui est d'une tradition particulière comme l'Islam, les fonctions de ce genre sont naturellement représentées par des *Awliyâ* (sing. *Walî*) en tant qu' « héritiers » du Prophète dont procèdent toutes les fonctions traditionnelles de l'Islam, et le *Qutb*, par exemple, est l'Héritier prophétique par excellence, car cette fonction fut à l'origine proprement celle du Prophète dont les Imâms étaient Omar et Abû Bakr. Mais ce qui est intéressant dans l'ordre de la tradition universelle, c'est que, d'après le Cheikh el-Akbar (*Futûhât*, ch. 73), le Pôle islamique et Ses Imâms ne sont que des représentants de certains prophètes vivants qui constituent la hiérarchie fondamentale et perpétuelle de la tradition dans notre monde. Cette correspondance est indiquée selon une configuration spéciale de la hiérarchie supérieure islamique, dans laquelle le Pôle et les deux Imâms sont comptés dans le quaternaire des *Awtâd*, les Piliers, fonctions sur lesquelles repose l'Islam et dont les positions symboliques sont aux quatre points cardinaux. Ces *Awtâd* sont les « vicaires » (*nuwwâb*, sing. *nâib*) des quatre prophètes que la tradition islamique générale reconnait comme n'ayant pas été atteints par la mort corporelle Idrîs (Hénoch). Ilyâs (Elie), Aïssa (Jésus) et Khidr. Les trois premiers sont proprement des *rusul*, c'est-à-dire des « législateurs », mais qui n'ont plus le rôle de formuler quelque loi nouvelle du fait que le cycle légiférant est fermé avec la révélation mohammadienne. Le quatrième, Khidr, au sujet duquel il y a communément divergence quant à savoir s'il est un « prophète » (*nabî*) ou un saint (*walî*), correspond d'après le Cheikh et-Akbar à une fonction de Prophétie générale qui, par définition normale du reste, ne comporte pas d'attribut légiférant (1). Ces êtres, ou plutôt ces fonctions, sont les Piliers (*al-Awtâd*) de la Tradition Pure (*ad-Dînu-l-Hanîfî*) qui est évidemment la Tradition primordiale et universelle avec laquelle l'Islam s'identifie en son essence. Il faut ajouter que si ces fonctions primordiales sont désignées ainsi par des Prophètes qui ne sont apparus que dans le cours du cycle humain actuel, ce n'est là chez le Cheikh el-Akbar, qu'une façon d'appuyer, par des faits reconnus par la tradition islamique en général, l'affirmation de l'existence d'un Centre suprême hors de la forme particulière de l'Islam et au-dessus du centre spirituel islamique. Sans préciser (du moins à l'endroit des *Futûhât* auquel nous nous rapportons) quelles sont leurs positions hiérarchiques, le Cheikh el-Akbar dit que de ces quatre, l'un est *Qutbu-l-Alami-i-Insânî* (le Pôle du Monde Humain) et *Majlâ-l-Haqq* (le Lieu Théophanique, ou la Manifestation de la Vérité divine), titres qui correspondent assez littéralement au « Roi du Monde » régissant le *mânava-loka*, et deux en sont les Imâms ; tous ensemble constituent un quaternaire qui correspond aux quatre *Arkân* (Angles ou Appuis) du Temple de la Tradition (dont la *Kaabah* est un symbole), Cette façon imprécise d'exprimer les choses s'explique sans doute par le fait que les quatre principes universels que ce quaternaire représente sont dans leur réalité essentielle un seul, qui est le Verbe Universel résidant au centre du Monde humain, et que lorsque ce principe unique manifeste ses attributs par les quatre fonctions primordiales qui apparaissent alors comme l'expression de quatre principes, tous ces principes interviennent dans chacune des dites fonctions, mais seulement dans des proportions et sous des rapports différents, de sorte

qu’on ne peut leur assigner une répartition rigoureusement systématique et exclusive (2). Il nous semble que, en dehors d'autres raisons plus particulières d'ordre cyclique, c'est là que réside aussi, au fond, l'explication des assimilations et des interchangements que l'on constate fréquemment entre les entités qui représentent ces fonctions prophétiques : Ilyâs identifié à Idrîs, et c'est le Cheikh el-Akbar lui-même qui fait cette identification dans ses *Fuçûçu-l-Hikam* ; Khidr assimilé à Ilyâs ; Khidr, encore, identifié au Pôle Suprême, comme on le trouve chez Abdu-l-Karîm al-Jîlî dans son *Al-Insânu-l-Kâmil*, chap. 57 (3) ; enfin Idrîs qui préside aux sciences cosmologiques, car il est identifié aussi à Hermès, siégeant au ciel du Soleil au lieu de celui de Mercure, et changeant ainsi de place avec Aïssa qui préside aux sciences purement spirituelles. Mais quoi qu'il en soit des positions que peuvent occuper ces quatre Prophètes dans la hiérarchie suprême de la tradition, comme ils sont nécessairement des cas de réalisation descendante, le Pôle islamique et ses deux Imâms, ou encore les quatre *Awtâd*, qui leur correspondent d'une façon ou d'une autre, doivent l'être également (4), et la même situation doit se trouver dans la hiérarchie des centres spirituels des autres formes traditionnelles. C'est là un premier point que nous voulions établir sous le rapport des correspondances.

M. VALSAN.

(*A* *suivre*).

(1) Cette Prophétie est celle des « Sciences et des Notifications divines » dont nous avons fait mention dans une note précédente, mais, de plus, Khidr a un caractère spécial de fonction directrice pour des cas spirituels toujours particuliers et exceptionnels. Nous espérons pouvoir traiter de la question de Khidr dans une étude spéciale.

(2) On pourrait comprendre cette situation par analogie avec ce qui existe dans le domaine de la manifestation grossière, ou les quatre éléments se trouvent, en fait, tous réunis dans chaque point du monde corporel, mais dans des proportions différentes, ce qui entraine selon le cas, la prédominance tantôt de l'un de ces éléments, tantôt de l'autre.

(3) Chez ce Maitre, Khidr est le Pôle Unique et Totalisant, le Roi des *Rijâlu-l-Ghaib*, les Hommes de l'Invisible, qui sont les êtres les plus connaissants au sujet d'Allah, dont la cité se trouve dans la Terre du Sésame (*Ardu-s-Simsimah*), cette terre qui fut étalée du Reste de la Boue dont fut fait Adam, la Terre Blanche restée inaltérée dans sa nature primordiale, qui est le séjour des Prophètes, des Envoyés divins et des Saints où les hommes s'entretiennent avec les Anges.

(4) Puisqu'on peut vérifier la chose dans certains des cas de « renvoyés » mentionnés par le Cheikh el-Akbar dans le texte traduit par nous, disons encore que d'après cette même autorité de l'ésotérisme islamique, Abû Yazîd al-Bistâmî a été finalement Pôle, et qu'Abû Madyân a été de son côté, en son temps, un des Imâms (il devint lui-même Pôle « une heure ou deux avant de mourir »).

[Michel Vâlsan, *Les derniers hauts grades de l'Ecossisme et la réalisation descendante*, Revue *Etudes Traditionnelles* n° 308, Juin 1953, p. 161].



LES DERNIERS

HAUTS GRADES DE L'ÉCOSSISME
ET LA RÉALISATION
DESCENDANTE
(*suite*) (1)

Il nous faut faire maintenant une précision qui sera en même temps une réserve nécessaire. Les fonctions suprêmes d'une tradition particulière ne sauraient être considérées comme devant coïncider avec des cas de réalisation descendante que lorsqu'il 'agit d'une tradition complète tant sous le rapport métaphysique que sous celui cosmologique et qui possède donc tant l'initiation effective des « grands mystères » que celle des « petits mystères ». Or, de même qu'il y des initiations de caractère spécifiquement cosmologique, il peut y avoir des formes traditionnelles réduites, sinon par leur définition première, du moins, à certaines époques, par l'effet des vicissitudes cycliques, à un point de vue cosmologique, et dont le domaine normal est alors celui des « petits mystères » (2). Les centres spirituels de formes traditionnelles qui se trouvent dans un tel état, et qu'on peut qualifier de ce fait proprement de « mineures » dans l'ensemble des formes traditionnelles existantes (3), se rangent normalement dans la dépendance immédiate, non pas du centre suprême, mais d'un centre intermédiaire, plus complet qu'eux-mêmes au point de vue spirituel qui de ce fait peut régir un groupe particulier de traditions rapprochées entre elles par des caractères semblables et des conditions cycliques communes (4). Un tel centre intermédiaire constitue alors, par rapport

aux centres particuliers de ce groupe traditionnel, une hypostase du centre suprême (5).

(1) Cf. *Etudes Traditionnelles*, n° de juin 1953.
(2) Un cas de ce genre est celui de l'hermétisme, en tant que réadaptation des traditions grecques et égyptienne, à l'époque alexandrine, dont le caractère cosmologique et d'initiation de l'ordre des « petits mystères » ne fait pas de doute (cf. René Guénon, Aperçus sur l'Initiation, ch.XLI), bien qu'une tradition de cet ordre devait se rattacher elle-même originellement et par ses principes à une doctrine réellement métaphysique, et que de ce fait une ouverture restait, malgré tout, possible, quoique de façon moins directe, pour ceux qui avaient les qualifications nécessaires, vers une réalisation de l'ordre des « grands mystères ».
(3) Pour le cas cité de l'hermétisme, ce caractère de subordination est attesté par le fait qu'il s'est même incorporé à l'ésotérisme islamique et à l'ésotérisme chrétien du moyen âge ; mais d'autre part le fait que, tout en se limitant aux « petits mystères », il est une tradition du type « sapiential » ou intellectuel, lui assurait quelques avantages dans certains milieux d'extension des traditions relevant du type spirituel religieux et qu'on pourrait appeler aussi, sous certaines réserves, « prophétique » ; nous voulons parler surtout des milieux constitués par des peuples autres que ceux auxquels furent adressés directement et, donc, de façon plus adéquate les messages des fondateurs de traditions de forme religieuse (comme le Christianisme et l'Islam), respectivement les gentils et les non-arabes, chez lesquels l'hermétisme était du reste autochtone, du moins dans la région méditerranéenne. Il semble que la persistance de cette tradition et son rôle dans les ordres de chevalerie qui assuraient la liaison avec le Proche-Orient, peuvent s'expliquer d'un côté par son intellectualité qui lui conférait un caractère de neutralité et d'universalité relative au milieu méditerranéen, d'un autre côté par les limitations naturelles que subissaient les valeurs spécifiques des religions d'origine judaïque et arabe chez les peuples d'autres races. La situation de l'hermétisme est ainsi comparable à celle qu'ont eue, sur le plan doctrinal, l'aristotélisme et le néoplatonisme, avec lesquels il s'est trouvé du reste ordinairement associé en fait. – Un autre cas de « minorité » qu'on pourrait citer ici est celui du Judaïsme dans la diaspora, et la kabbale dit que la *Shekinah* est alors en exil parmi les gentils.
(4) Dans un tel centre ces traditions se concentrent et s'appuient réciproquement. C'est ainsi que dans l'ésotérisme islamique, et selon sa « perspective » propre, il est dit que le *Qutb* accorde son secours providentiel non seulement aux Musulmans, mais encore aux Chrétiens et aux Juifs, et ceci est à mettre, peut-être, de toutes façons, en rapport avec le rôle général de la tradition islamique comme intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, dans la dernière partie du cycle traditionnel, bien qu'elle soit, mais on pourrait dire dans un certain sens du fait même qu'elle est, la plus récente des formes traditionnelles actuelles, car cela lui assure une vitalité plus grande par rapport aux traditions plus anciennes. Dans le même ordre d'idées, rappelons encore que René Guénon, parlant de la légende de Christian Rosenkreutz, le fondateur supposé de Rosicrucianisme, et en particulier ces voyages qui lui sont attribués (notamment en Terre-Sainte, en Arabie, dans le Royaume de Fez, mais encore chez les Sages et les Gymnosophistes) disait que le sens semble en être qu' « après la destruction de l'Ordre du Temple, les initiés à l'ésotérisme chrétien se réorganisèrent d'accord avec les initiés à l'ésotérisme islamique pour maintenir, dans la mesure du possible, le lien qui avait été apparemment rompu par cette destruction » (*Apercus sur l'Initiation*, chap. XXXVIII). Et plus loin, il ajoutait : « cette collaboration dut se continuer aussi par la suite... Nous irons même plus loin : les mêmes personnages, qu'ils soient venus du Christianisme ou de l'Islamisme, ont pu, s'ils ont vécu en Orient et en Occident (et les allusions constantes à leurs voyages, tout symbolisme à part, donnent à penser que ce dut être le cas de beaucoup d'entre eux), être à la fois Rose-Croix et *Çûfis* (ou *mutaçawwifûn* des degrés supérieurs), l'état spirituel qu'ils avaient atteint impliquant qu'ils étaient au delà des différences qui, existent entre les formes extérieures et qui n'affectent en rien l'unité essentielle et fondamentale de la doctrine

traditionnelle » (*ibid.*).

(5) Quant à l'existence d'une hiérarchie spirituelle et des rapports de subordination subséquente entre les différentes formes traditionnelles, nous rappellerons un autre texte de René Guénon : « Bien que le but de toutes les organisations initiatiques soit essentiellement le même, il en est qui se situent en quelque sorte à des niveaux différents quant à leur participation à la Tradition primordiale (ce qui d'ailleurs ne veut pas dire que, parmi leurs membres, il ne puisse pas y en avoir qui aient atteint personnellement un même degré de connaissance effective) ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on observe que les différentes formes traditionnelles elles-mêmes ne dérivent pas toutes immédiatement de la même source originelle ; la « chaîne » peut compter un nombre plus ou moins grand d'anneaux intermédiaires, sans qu'il y ait pour cela aucune solution de continuité « (*Aperçus sur l'Initiation*, chap. X). On pourrait ajouter en rapport, avec nos considérations précédentes, qu'une ordonnance hiérarchique peut résulter à certains moments et tout au moins à certains égards, comme conséquence de la déchéance relative de certaines formes traditionnelles quelle qu'ait pu être sa position aux époques antérieures.

Les centres spirituels basés sur la réalisation spirituelle des « petits mystères » sont alors constitués normalement par des êtres qui se situent au degré de l' « homme véritable » (ou du *Rose-Croix*) et non pas à celui de l'« homme transcendant » (ou du *Çûfî* au vrai sens de ce mot). Dans ces cas les fonctions supérieures de ces centres ne coïncident pas avec le cas de la « réalisation descendante », si ce n'est tout à fait exceptionnellement (car des cas d'exception restent, malgré tout, toujours possibles). Néanmoins, selon une loi des correspondances qui assurent l'action des influences ou des énergies spirituelles d'un degré à l'autre, la constitution de ces centres mineurs est à l'image des centres majeurs dont ils dépendent et qu'ils reflètent ainsi à leur niveau. Ainsi, sans chercher à compliquer la situation par des distinctions spécieuses, il faut bien admettre qu'on peut avoir au degré des « petits mystères » des centres et des fonctions spirituelles et même, sans aucun abus de langage des « missions », qui, sans être de caractère directement « divin » ou « avatârique », participent sur leur plan et pour leur domaine du symbolisme des centres et des fonctions supérieures. Aussi, toute fonction initiatique, du fait qu'elle agit régulièrement dans son domaine, à quelque degré que ce soit, et peur autant qu'elle véhicule alors vers les degrés inférieurs les influences ou les énergies spirituelles qui lui sont confiées, s'inscrit dans une perspective « descendante », et de ce fait peut recevoir pour son domaine les attributs des fonctions suprêmes réellement avatâriques qu'elle représente et auxquelles elle reste subordonnée. Or, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, il en est de même pour la constitution de la hiérarchie essentielle des degrés et des fonctions de chacune des voies initiatiques que comporte une forme traditionnelle particulière, de sorte que ces voies retracent alors elles-mêmes dans une certaine mesure la hiérarchie de leur centre spirituel immédiat, quoique cette analogie constitutive ne soit pas forcément apparente. Dans les cas où ces voies sont basées sur une hiérarchie de grades et de fonctions symboliques et comme telles plus visibles de l'extérieur, dont l'attribution n'implique pas nécessairement la possession effective des degrés de connaissance correspondants, le symbolisme respectif, tant qu'il sera conservé intact reflétera la hiérarchie des degrés effectifs et des fonctions des centres supérieurs et du centre suprême lui-même qui est leur prototype commun, et cela en dehors de toute question d'une possession des degrés de connaissance symbolique par les grades (6). Mais dans tous les cas, c’est l'essentielle constitution analogique à tous les degrés et dans chaque économie spéciale qui assure l'ordre total des hiérarchies particulières et rend possible l'action normale des influences supérieures dans toute la profondeur et l'étendue du monde régi par le centre suprême (7).

(6) Il n’est pas nécessaire de citer des exemples pour montrer que dans les traditions de forme religieuse de tels symboles de la hiérarchie initiatique se retrouvent souvent dans les attributs

de la hiérarchie exotérique elle-même, et cela par un transfert que rend toujours possible la correspondance qui existe entre les différents niveaux d'une même forme traditionnelle.
(7) C'est par là aussi qu'on comprend la gravité que présente la destruction ou la disparition de celles des organisations initiatiques qui constituent les principaux supports des centres spirituels, car les mondes traditionnels que ceux-ci régissaient normalement s'en trouvent alors plus ou moins retranchés, ce qui peut aboutir finalement à leur abandon complet et définitif.

Pour en revenir notre sujet principal, il nous semble que le symbolisme « descendante ou « avatârique », reconnu par René Guénon aux 3 derniers degrés du régime écossais, repose sur une correspondance, dont il reste seulement à déterminer un peu plus la situation et la portée, avec ces 3 fonctions suprêmes d'un centre spirituel. Cette correspondance s'expliquerait par le fait que le système de 33 grades de l'Écossisme reproduit schématiquement la hiérarchie d'un centre spirituel dont la Maçonnerie moderne en général a pu recueillir successivement et grouper, de façons très variées, selon les régimes, et vraisemblablement par l'intermédiaire d'organisations ordonnées autrefois par un tel centre, au moins les éléments emblématiques, et dont la figure d'ensemble se dessine mieux dans le cas spécial examiné ici. Il est incontestable que cette hiérarchie n'apparait pas assez logique ni homogène dans son développement, et qu'elle fait même l'impression d'un assemblage plus ou moins syncrétiste ; l'histoire connue de la superposition successive de divers groupes de grades à partir des 3 grades primitifs de la Maçonnerie opérative, pendant le XVIIIe siècle et au début du XIXe ne contrarierait certainement pan cette impression (8), Mais derrière tout cela il pourrait y avoir tout de même autre chose. En fait, il reste pour cette hiérarchie certains caractères qui permettent de percevoir une relative cohérence d'ensemble.

Tout d'abord, le nombre 33 de ces degrés est lui-même significatif sous ce rapport (9). Ce nombre a un symbolisme axial et cyclique assez apparent (10). D'habitude on le met en rapport avec le nombre des années de la vie terrestre du Christ selon l'une des estimations de cet âge (11), mais sans qu'on explique autrement la raison de ce rapprochement. Or à ce propos, on peut remarquer que l'âge du Christ peut être considéré, dans les traditions qui, comme la Maçonnerie, ont un rapport avec le message christique, comme un symbole des degrés acquis et totalisés par l'homme Universel dans ses phases de réalisation ascendante et descendante. Il est même remarquable que cet âge quand il est considéré comme étant de 33 ans, Se divise en 30 ans de vie secrète et 3 ans de vie publique, ces derniers étant donc ceux de la « mission » proprement dite du Christ, et cette division correspond ainsi exactement aux nombres des degrés de l'Ecossisme pour les phases ascendantes et descendantes de la réalisation initiatique (12). On peut signaler à l'occasion que ce nombre est celui des vertèbres de l'épine dorsale de l'homme, ce qui lui atteste précisément une signification axiale, surtout en tant que support de la tête (13).

(8) Le *Rite Ecossais Ancien Accepté* a eu pour le commencement sept grades, ensuite vingt-cinq, et ne totalisa les trente-trois degrés actuels qu'au début du XIXe siècle.
(9) De même 33 est le nombre maximum des membres d'un Suprême Conseil. — On sait d'autre part l'importance du même nombre dans la Divine Comédie de Dante. En Islam, il est également un des nombres de base des incantations, et on le trouve aussi dans certains rapports de la science des nombres sur laquelle repose du reste, une bonne part de la technique incantatoire.
(10) Signalons que dans les documents publiés dans l'ouvrage anti-maçonnique Maçonnerie Pratique (Paris, 1886, vol. II, on donne comme explication de ce nombre le fait « que c'est à Charleston, au 33e latitude Nord, que le Suprême Conseil s'est constitué le 31 mai 1801 ». Cette explication témoignerait plutôt de l'esprit scientiste des organisateurs des Suprêmes

Conseils qui, au contraire, devant porter à 33, pour des raisons réellement symboliques qui leur échappaient, le nombre des degrés de l'Ecossisme, avaient cru bon de faire état d'un point terrestre situé à pareille latitude.
(11) On sait qu'il n'y a pas eu unanimité d'opinion à cet égard même chez les premiers docteurs chrétiens.
(12) Si l'on pouvait se fier aux documents de rameuse antl-maçonnique précité, l'âge symbolique du 33e degré, le *Souverain Grand*, serait lui-même de « 33 ans accomplis » (Ragon Indique pourtant 30 ans) ce qu'on explique encore par le degré de latitude-nord de Charleston !. Les âges symboliques des degrés ne sont par toutefois équivalents aux nombres d'ordre de ceux-ci. Le même âge de 33 ans est attribue au 18e, le *Rose-Croix*, analogie qui, si elle est fondée, pourrais se comprendre par une certaine correspondance à des niveaux différents entre les réalisations auxquelles se réfèrent les symbolismes des deux grades en question et qui sont respectivement celles des « grands mystères » au sens total et des « petits mystères », ou en d'autres termes par la correspondance qu'il y a entre l' « homme transcendant » et son reflet au niveau des « petits mystères », l' « homme véritable » (cf. René Guénon, *La Grande Triade*, chap. XVIII).A ce propos, il est à remarquer que les 33 ans du *Souverain Grand* étant qualifiés d' « accomplis », il y a là une note différentielle assez significative d'avec l'âge du *Rose-Croix* pour lequel on ne trouve pas cette qualification.
(13) Nous ne savons pas si on a relevé que la classification des vertèbres exprime un symbolisme cosmologique assez frappant : il y a 7 vertèbres cervicales, 12 dorsales, 5 lombaires, 5 sacrales (qui forment l'os sacrum) et 4 coccygiennes (celles-ci peuvent-être 3 dans certains cas, mais cela dépend au fond du degré de soudure des vertèbres respectives dans l'os coccyx). De plus, la forme et le rôle des différentes vertèbres ainsi que la nomenclature qu'on leur a conservée même dans l'ostéologie moderne, sont également instructives quant au symbolisme auquel nous faisons allusion, mais nous ne pouvons nous étendre ici sur ce sujet.

D'autre part, la répartition de cette hiérarchie en quatre groupes : 1° Ateliers symboliques (degrés 1 à 3) 2° Ateliers de perfection, Chapitres de Rose-Croix (degrés 4 à 18), 3° Ateliers philosophiques, Aréopages de Kadosh (degrés 19 à 30) et 4° Suprêmes Conseils ou Grands Administratifs (degrés 31 à 33), elle est même digne d'intérêt ici (14). Les trois premiers groupes peuvent être considérés comme correspondant aux trois mondes du *Tribhuvana* (15), et quant au dernier groupe, constitué par les 3 degrés de symbolisme « descendant », il correspond de son côté au ternaire des fonctions suprêmes qui régissent principiellement ces trois mondes (16). Ce qui souligne de façon sensible cette dernière correspondance constitutive, c'est le fait que les 3 degrés en question sont considérés comme ayant un caractère « administratif », chose qui ne s'explique de façon satisfaisante que si on les considère comme un reflet du caractère « régulateur » des trois chefs de l'*Agarttha* ou du ternaire supérieur d'un centre spirituel, de quelque ordre de grandeur que celui-ci puisse être du reste, car, ainsi que nous l'avons dit, il y a analogie constitutive à n'importe quel degré. Mais quant à la correspondance exacte des dits grades avec les fonctions du ternaire d'un centre spirituel, il y a, au premier abord quelque difficulté. Les noms des grades écossais ne se montrent pas ici directement révélateurs : le 31° s'appelle Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur, le 32° Sublime Prince du Royal Secret, et le 33°, Souverain Grand Inspecteur général. Si on laisse de côté les qualificatifs administratifs secondaires, on a la hiérarchie relative suivante (en ordre ascendant) : Inquisiteur, Prince et Souverain ; cela ne nous rapproche pas d'une signification pouvant rappeler les notions de *Mahânga*, *Mahâtmâ* et *Brahâtmâ*, ou de celles de *Qutb* et des deux Imâms, ni celles des pouvoirs royal et sacerdotal et du principe commun de ces deux. Les autres titres des atelier (Souverain Tribunal ; Consistoire ; Suprême Conseil), des présidents (Très Parfait Président ; Illustre Commandeur en Chef ; Très Puissant Souverain Grand Commandeur) et des frères (Très Eclairés ; Sublimes

et valeureux Princes ; Illustres Souverains Grands Inspecteurs Généraux) ne changent pas la situation mais la confirment : nous nous trouvons en présence d'une hiérarchie qui se rapporte exclusivement au « pouvoir temporel ». Le symbolisme d'ensemble du 31e est de caractère « judiciaire », celui du 32e de caractère « militaire », et celui du 33e, de caractère « monarchique ». Il s'agit même expressément d'une emblématique de Saint-Empire, ce qui correspond proprement à une initiation de Kshatryas. Du reste, l'origine « historique » attribuée à ces grades remonte à Frédéric II de Prusse que le Grand Maître du 33e et le Maître du 32e sont dits représenter. Le nom de Frédéric de Prusse figure aussi dans le mot de passe du 33e (17) à la suite de celui de De Molay, le dernier Grand Maître de l'Ordre du Temple, et de celui de Hiram-Abi.

(14) On appelle ces groupes aussi par des noms de couleur, respectivement 1° Maçonnerie Bleue, 2° Rouge, 3° Noire et 4° Blanche, et on dit que cela est d'après la couleur des cordons. Plus exactement il s'agit du cordon du dernier grade, donc le plus élevé du groupe (toutefois pour les Rose-Croix qui conclut le 2° groupe le cordon porté en sautoir est « rouge d'un côté et noir de l'autre »).

On connaît d'autres divisions des grades, selon d'autres points de vue.

(15) Cette correspondance est plus précisément la suivante. D'un côté, le *Tribhuvana*, autrement dit la Terre, l'Atmosphère et le Ciel, ternaire dont on fait différentes applications (cf. René Guénon : *L'Esotérisme de Dante*, chap. VI, *L'Homme et son devenir*, chap. V et XII, *Le Roi du Monde*, chap. IV, et *La Grande Triade*, chap. X), est à considérer ici comme constitué par les domaines de la manifestation corporelle (sensible) de la manifestation subtile (psychique) et de la manifestation informelle (intellectuelle pure). D'un autre côté, si l'on remarque que le groupe des 3 premiers grades (Ateliers symboliques) a une position spéciale en rapport avec le deuxième groupe (Ateliers de Perfection) dont le rôle serait de « développer » en mode opératif l'initiation reçue dans les grades symboliques, en sorte que le rapport entre ces deux groupes est celui entre « symbole » et « réalité », on peut dire, mais seulement dans cette relation spéciale et sous le rapport opératif, que le premier concerne l'ordre sensible ou grossier, et le deuxième l'ordre subtile ou psychique ; ensemble ils délimitent le domaine des « petits mystères ». Enfin le troisième groupe qui se rapporte aux « grands mystères » concerne le domaine intellectuel pur ou la manifestation informelle et son principe immédiat.

(16) Nous donnons cela comme une correspondance tout à fait générale, et ne prétendons nullement qu'on pourrait la vérifier dans les rôles précis que jouent en fait les grades administratifs par rapport aux hiérarchies inférieures.

(17) Tel est du moins le texte des Tuileurs publié au début du XIXe siècle. Le Tuileur établi à Lausanne en 1875 n'en fait pas mention. Bien entendu, Frédéric II de Prusse (1712-1786) ne saurait être considéré comme l'« auteur » réel de ces grades « de commémoration templière » comme l'on dit. Mais le fait qu'on a fait remonter leur provenance à ce roi, indique qu'il a dû avoir un certain rôle quant au sort dévolu à ce régime supérieur à l'époque de la constitution de la Maçonnerie moderne. On peut penser aussi que ce rôle ne dut pas être de la meilleure qualité, et qu'on aurait là plutôt une indication quant au « moment » où ces grades ont été a extériorisés » et même « détachés » d'une position plus effectivement initiatique. En effet, monarque d'esprit moderne, ami de Voltaire, qui fut son hôte à Sans Souci, et des Encyclopédistes, Frédéric II ne dut pas être digne de recevoir l'initiation ou la fonction effective symbolisée par ces grades, même en réduisant les choses au degré des « petits mystères ». Il a dû les recevoir toutefois dans une forme quelque peu différente de celle qu'on leur a connu ensuite clans le cadre de l'Ecossisme, et qu'il a présidé à certaines autres modifications, ce dont témoigne l'introduction de son nom dans le rituel.

Nous devons néanmoins étudier de plus près certains éléments symboliques de ces grades, car il y a à faire ici d'autres constatations d'un intérêt pas moindre.

A cet égard, nous ferons la remarque suivante qui a son importance sur le rapport de la méthode. Le symbolisme des 3 hauts grades n'a jamais fait, semble-t-il, l'objet d'une étude d'esprit traditionnel, et il serait vraiment utile que ceux qui s'occupent régulièrement de ce genre d'études traditionnelles, abordent ce thème. Sur le plan littéraire, une telle étude rencontre une difficulté liminaire : en raison du secret de l'Ordre, on n'a au sujet de la haute hiérarchie maçonnique, surtout au sujet de celle qui nous intéresse ici, que peu de donnés, sinon « autorisées », du moins « officieuses » et celles qui existent dans le domaine public constituent pour la plupart des « divulgations » dont le caractère est quelquefois tellement hostile et suspect qu'on ne saurait jamais les prendre comme une base absolument sûre d'étude. Dans ces conditions, c'est seulement par des recoupements prudents qu'on pourrait utiliser les données en circulation. C'est avec cette réserve que nous tenterons ici nous-même quelques considérations. Du moins, l'esprit dans lequel nous entendons les faire est-il tout autre que celui dont ont procédé ces « divulgations ».

M. VÂLSAN.

(à suivre)

Michel Vâlsan : Les derniers hauts grades de l'Écossisme et la réalisation descendante (III)



LES DERNIERS HAUTS GRADES DE L'ÉCOSSISME ET LA RÉALISATION DESCENDANTE

(*suite et fin*) (1)

Pour ce qui est du symbolisme « descendant » de chacun des trois degrés qui nous occupent, il faut dire tout d'abord que le triangle ayant la pointe en bas ne figure que dans le 33° (2). Il est dans le bijou de ce grade où, comme du reste dans l'emblème général de l'Ordre, il surmonte « rayonnant », l'aigle à deux têtes et se trouve ainsi associé aux symboles de la Vraie Lumière et de l'autorité suprême. On indique quelquefois que, dans le bijou, ce triangle porte à son centre le *iod* hébraïque « symbole de l'existence ». Il s'agit plus exactement du symbole de l'Etre principiel, car cette lettre, première du Tétragramme, ainsi que du nom divin *Iah*, constitue à elle seule un nom divin, qui phonétiquement est le son *i* (3). Placée dans un triangle inversé elle précise de façon indubitable qu'il s'agit alors d'une « descente divine ». On pourrait remarquer qu'un tel triangle étant le schéma géométrique du cœur, l'ensemble est un équivalent du « Cœur rayonnant » et portant à son centre la « Blessure » que l'iconographie occidentale représente quelquefois sous la forme d'un *iod* (4) ; la signification « avatârique » de ce symbole peut être considérée comme « interprétée » de façon spéciale par cette assimilation, car le « Cœur blessé » atteste le caractère « sacrificiel » de la « réalisation descendante » et, effectivement, la doctrine chrétienne fait dériver du sacrifice christique les sacrements de la Nouvelle Loi (5). Dans l'emblème officiel de l'Ordre, le triangle inversé porte un « Œil » à la place du *iod*. Cet Œil doit être considéré alors comme l'Œil divin regardant dans la manifestation, et à ce propos René Guénon notait que le nom d'*Avalokitêshvara* est

interprété habituellement comme « le Seigneur qui regarde en bas », et ajoutait que, dans ce cas, l'Œil plus nettement la signification de « Providence ». (6) (mot qui par son étymologie indique l'idée de « vue » et même de « regard protecteur »). D'autre part, en raison de l'analogie entre le triangle inversé et le cœur, cet Œil peut être considéré aussi comme un symbole de l' Œil divin dans le cœur, ce gui présente alors une « théose » du symbole connu de « l'Œil du Cœur » (7) et, sous le rapport de la descente principielle une figuration de l' Œil divin dans le cœur de l' *Avatâra* auquel s'identifie, par le degré de réalisation qu'exige sa fonction, le chef du centre spirituel, c'est-à-dire le Pôle de la tradition, que l'ésotérisme islamique qualifie de « Support du Regard d'Allah dans la Création ». Aussi, le centre spirituel de la tradition étant ésotérique, résidence du chef de sa hiérarchie est symboliquement dans la Caverne, dont le triangle inversé est également le schéma, de sorte que le même symbole apparaît comme le tracé du « lieu caché » d'où le Pôle, conformément à sa nature essentiellement solaire rayonne universellement et « voit tout », restant lui-même invisible aux regards du monde.

(1) Voir *Etudes Traditionnelles*, n° de juin et juillet-août 1953. [Cet article est demeuré inachevé]
(2) Il est curieux que ni le Tuileur de chez Delaunay, ni celui de Vuillaume, comme ni Ragon, ne font mention de ce triangle inversé. Par contre le Tuileur de Lausanne, ainsi que les documents publiés dans la *Maçonnerie pratique* l'indiquent clairement. Aussi figure-t-il dans l'emblème officiel de l'Ordre que nous aurons à examiner plus loin.
(3) Cf. René Guénon, *La Grande Triade*, Ch. XXV.
(4) Cf. René Guénon, *Le cœur rayonnant et le cœur enflammé*, *Etudes Traditionnelles*, n° de juin et juillet 1946, et *L'Œil qui voit tout*, *id.*, n° d'avril mai 1948.
(5) On pourrait remarquer aussi que la Blessure du salut, coïncidant avec le symbole de l'Etre divin, fait ressortir la présence réelle de cet Etre dans le sacrifice accompli aussi bien que dans les sacrements qui en découlent. De plus, comme le triangle avatârique est rayonnant, on pourrait y voir aussi un symbole qui réunit, en les identifiant, le Christ souffrant et le Christ glorieux.
(6) René Guénon, *L'Œil qui voit tout*, *Etudes Traditionnelles*, n° d'avril-mai 1948.
(7) Cela peut rappeler la « correction » implicite que fait le Cheikh El-Akbar à un célèbre vers d'Al-Hallâj. Celui-ci avait dit : « J'ai vu mon Seigneur avec l'Œil de mon cœur ». Celui-là s'exprima : « J'ai vu mon Seigneur avec l'Œil de mon Seigneur ».

Mais la présence du *iod* ici, a pour nous une autre importance. Si cette lettre constitue à elle seule un nom divin, nous savons que d'autre part le I latin qui lui correspond phonétiquement est, chez Dante, le « premier nom de Dieu » et il semble avoir été aussi Son « nom secret » chez les *Fedeli d'Amore* (8). Enfin, nous ajouterons que son équivalent arabe, le *yâ*, est chez le Cheikh el-Akbar, un des vocables d'incantation métaphysique : il s'agit, en ce cas du Pronom divin de la première personne du singulier, post-fixé à un autre nom (par exemple dans innî, composé *inna* + y = « en vérité, Moi »), et que l'invocateur doit prononcer « en tant que substitut d'Allah » (*niyâbatan 'ani-llâh*) ou encore mieux « par Allah » (*bi-llâh*) (9).

Or, quand nous constatons cette fonction du *iod* et de ses équivalents dans les ésotérismes judaïque, chrétien et islamique, n'est-il pas logique de penser qu'il en devrait être de même dans la Maçonnerie, ou au moins dans les organisations dont celle-ci procède pour la part qui présente ce symbole ? Nous précisons qu'il ne s'agit pas de considérer ce « nom secret » comme étant la « Parole Perdue » elle-même, car celle-ci dans son véritable sens, signifiant la possession effective de la connaissance représentée par une « Parole », en même temps que la puissance de la transmission technique, ne saurait consister dans un simple vocable quel qu'il

soit. Néanmoins l'identification d'un moyen initiatique de caractère métaphysique aurait, ici, et maintenant, une importance qui n'est pas contestable. Nous ajouterons qu'il faut regarder ce nom plus spécialement comme un moyen incantatoire, un *mantra*, car le fait que le I est figuré comme un support visuel d'adoration dans le *Tractatus Amoris* de Francesco da Barberino, et que le *iod* dans le triangle inversé n'est qu'une représentation également visuelle du nom divin, pourrait faire croire qu'il s'agit seulement d'un *yantra*. A ce propos nous pourrions ajouter que le vocable *i* pouvait recevoir une application spéciale dans l'invocation en vue de réaliser plus directement l'« ouverture » du cœur (en arabe *fat'hu-l-qalb*), ou l'éclosion de l'« Œil du cœur ». L'articulation de cette lettre se prête d'une façon naturelle à une orientation spirituelle vers le bas (en arabe la déclinaison en *i* est appelée *khafd* = « abaissement », et le signe vocalique *i*, *kasrah* = « brisure »), plus précisément de la gorge vers le cœur, selon un axe que figure dans la lettre latine la forme du I, et cela évoquera aussi le symbolisme voisin de la « lance » et de la « coupe » ou du cœur lui-même, dans le vulnéraire du Christ, et dans les mystères du Graal en particulier (10).

(8) On peut se demander naturellement comment se justifierait du point de vue spécialement chrétien cet emploi du I. A cet égard nous pouvons remarquer que cette lettre est, tant en grec qu'en latin, l'initiale du nom de Jésus (qui s'écrit avec un *iod* en hébreu), et que, dans le christianisme c'est le nom de Jésus qui est le moyen d'invocation par excellence, ainsi qu'on le voit partout dans les textes hésychastes où il est spécialement en rapport avec la « prière du cœur ». Le I initial pouvait dès lors, à l'instar du *iod* du Tétragramme, représenter à lui seul le nom de Jésus (ou du Principe manifesté) qu'il réduisait alors à une expression purement principielle et identifiait à l'Etre Premier.
(9) Le Cheikh el-Akbar déclare que le *dhikr* avec le *yâ* est, chez les *Sâlikûn* (les Marcheurs sur la Voie), « plus haut » que celui avec le pronom *Huwa* = « Lui », celui-ci gardant toutefois son rang suprême chez les *Arifûn* (les Connaissants).
(10) De plus, en latin la lettre *i* est aussi l'impératif du verbe *ire* = « aller », et signifie alors « va » !. Entendue dans ce sens (qui n'était que trop naturel pour ceux qui usaient des ressources symboliques du latin) cette lettre recevait une valeur propulsive vers le cœur. Nous pourrions appuyer la validité de cette technique par quelques exemples que l'on trouve dans le *Taçawwuf*, mais nous n'en citerons que le suivant : Dans une certaine invocation qui commence par les mots *Allâhumma innî* « Allahumma, en vérité, moi... » (suit la demande), il est enseigné que l'invocateur doit concevoir le nom divin comme composé d'*Allâh* et *umma*, ce dernier vocable devant être entendu comme l'impératif du verbe *amma* « se diriger vers », « marcher en tête », « ouvrir la marche », de sorte que le nom divin décomposé ainsi signifie : « Allah dirige-Toi » (ouvre la marche) « vers ». La « direction » assignée ainsi au nom *Allâh* est vers la *inniyyah* (la réalité intime) de l'être, représentée dans le texte par le mot suivant *innî* qui, commençant et finissant en *i*, est lui-même particulièrement adapté pour une descente vers le cœur, et il est indiqué d'accomplir, en même temps avec le cœur un certain acte qui est corrélatif de cette descente.

Quant à l'aigle bicéphale son symbolisme est également très complexe. L'aigle, d'une façon générale, peut avoir aussi bien une acception dans l'ordre purement spirituel que dans l'ordre temporel. Chez les Hindous il est *Garuda*, le véhicule céleste de *Vishnou* et aussi son arme de combat contre les serpents. Dans l'antiquité classique il est, comme la foudre à laquelle il est ordinairement associé, parmi les attributs de Zeus ou Jupiter. Dans le Christianisme il représente saint Jean l'Evangéliste qui est appelé d'autre part « Fils du Tonnerre », de sorte que nous retrouvons là aussi, associés, les deux attributs de Jupiter comme d'autre part, dans l'Oiseau-Tonnerre des Peaux-Rouges. Ce qui pourra éclaircir mieux le sens de tout cela c'est que dans le symbolisme islamique l'Aigle (*al-Uqâb*) représente l'Esprit divin (*ar-Rûhu-l-Ilâhi*) ou l'Intellect Premier (*al-Aqlu-l-Awwal*), en raison de sa résidence sur les sommets des

montagnes, de son vol très haut, de sa vue puissante (on lui attribue le pouvoir de regarder le soleil sans baisser les paupières), ainsi que sa descente verticale et foudroyante sur la proie avec laquelle, après l'avoir posée un instant à terre, il se relève rapidement (11) : il a ainsi un rapport précis avec le « rapt essentiel » (*al-jadhbatu-l-ilâhiyyah*) du *Taçawwuf*, idée que la mythologie grecque exprimait de son côté par l'enlèvement de Ganymède, porté par l'aigle jusqu'autrône divin ou Zeus en fit son échanson. Enfin, dans son acception de symbole du pouvoir temporel, il est un attribut de l'Empire. Sur les enseignes romaines il était figuré les ailes étendues et tenant la foudre dans ses serres, et fut ainsi l'emblème de l'Empire romain avant d'être celui du Saint-Empire ; il est aussi l'oiseau le plus fréquent dans les armoiries.

(11) Dans le même symbolisme l'Ame Universelle (*an-Nafsu-e-Kulliyyah*) est représentée par la Colombe (*al-Warqâ'*), la Hylé (*al-Hayûlâ*) par le Phénix (*al-Anqâ'*) et le Corps Total (*al-Jismu-l-Kull*) par le Corbeau (*al-Ghurâb*).

Quand il a deux têtes il peut se rapporter en même temps à la connaissance et à l'action, à la Sagesse donc, et il figure ainsi le principe commun du sacerdoce et de la royauté tel qu'il était compris dans la tradition égyptienne par exemple (12). Mais il peut se limiter aussi au seul domaine du pouvoir impérial. Dans le Christianisme, il désignait ainsi le droit des empereurs dur l'Orient et l'Occident, et, avant qu'Othon IV ne l'ait employé dans son sceau, c'est Constantin qui, d'après les anciens héraldistes, l'aurait introduit dans l'emblème de l'Empire (13). Dans l'emblème de l'Ordre maçonnique l'aigle bicéphale porte du reste une « couronne royale » et tient dans ses serres un glaive ou une épée nue, substitut terrestre de la foudre céleste (14). Ces caractères royaux sont appuyés encore par la devise *Deus meumque jus* inscrite sur la banderole étendue entre les deux extrémités de l'épée ; cette devise, qui elle aussi est celle de l'Ordre entier ; est évidemment la traduction latine du « Dieu est mon droit » de Richard Cœur de Lion. Enfin, bien qu'un symbole garde toujours en lui-même la possibilité d'une acception supérieure, les caractères contingents qui peuvent l'affecter témoignent cependant que sa fonction est pratiquement spécialisée et limitée à un ordre moins élevé (15).

Enfin, pour conclure cet examen, on peut remarquer que dans l'emblème de l'Ordre sur cet aigle se trouvent ainsi réunis des attributs qui se réfèrent aux caractères que nous avons déjà identifiés comme revêtant les trois degrés suprêmes de la hiérarchie écossaise : la couronne pour le caractère « monarchique », le glaive ou l'épée pour le « militaire » et, en raison de la mention du « Droit », la devise *Deus meumque jus* pour le « judiciaire », qui correspondent à trois domaines de la fonction impériale. Le fait que cet ensemble est surmonté par le triangle avatârique rayonnant indiquerait que cette fonction doit être conçue ici comme procédant d'un mandat proprement divin.

(12) La même idée est exprimée par la tradition qui mentionnait les deux aigles envoyés de l'Orient et de l'Occident par Zeus et qui se rencontrèrent à la Pierre blanche de Delphes qui marqua ainsi le « nombril de la terre », c'est-à-dire une image du centre du monde.
(13) On peut rapprocher de ce symbole la tradition classique disant que dans la ville de Pella, deux aigles demeurèrent toute la journée sur le faîte du palais où la reine-mère mit au monde celui qui devait être Alexandre le Grand, qui fut interprété comme un présage du double empire dans lequel ce monarque devait réunir l'Orient et l'Occident.
(14) Nous ferons remarquer que nous soulignons ainsi, ce que les symboles expriment par leur forme immédiate, car autrement comme on le sait, l'épée, se rapporte elle-même au Verbe divin.
(15) Dans la Maçonnerie moderne il arrive même que les symboles sont détournés de tout sens normal, et on leur fait porter des significations proprement anti-traditionnelles. C'est ainsi

que dans l'un des documents connus (*Maçonnerie Pratique*, II, p. 50 ; cf. p. 15-21) ; il est dit de l'aigle bicéphale, reconnu comme « symbole égyptien de la Sagesse », qu' « une de ses têtes représente l'Ordre, l'autre le Progrès, et comme ses deux têtes lui permettent d'étendre circulairement, c'est-à-dire partout, ses regards vigilants, cet emblème signifie que la Vraie Sagesse consiste dans l'Ordre et le Progrès ».

Si on examine les rituels du 33e degré on trouve quelques éléments qui se rapportent explicitement à la fonction d'un centre traditionnel, mais encore avec ce caractère impérial. Ainsi selon l'une des rédactions, dans le rite d'ouverture d'un Suprême Conseil, lorsque le Président, le Très-Puissant Souverain Grand Commandeur, demande au Puissant Souverain Lieutenant Grand Commandeur : « Quelle est notre mission ? », celui-ci répond « De discuter et de promulguer les lois que la Raison et le Progrès rendent nécessaires pour la félicité des peuples et de délibérer sur les moyens les plus efficaces à employer pour combattre et vaincre les ennemis de l'Humanité » (16). Si on laisse de côté les mentions d'introduction évidemment moderne, comme celles du Progrès et de l'Humanité (car pour la Raison au moins elle pourrait s'y trouver normalement si on l'entendait dans un autre sens que celui qu'elle a dans la conception moderne), on voit bien que la fonction traditionnelle à laquelle se réfèrent les travaux de ce grade était d'ordre « légiférant ». Dans le cycle traditionnel post-mohammadien, cela, de toute façon, ne peut évidemment pas concerner une législation de caractère « prophétique », et comme en fait le texte parle d'une législation d'ordre politique et social, ce dont il est question ne se comprend vraiment que dans le cadre d'une civilisation où cet attribut est exercé par une autre autorité que celle proprement religieuse. La source d'une telle législation est alors l'inspiration intellectuelle qui peut intervenir même en dehors du domaine de la pure connaissance. Il y a ainsi des législations politiques et sociales, mais traditionnelles, qui sont à compter dans ce que nous avons appelé le type traditionnel « sapiential », et dont un cas facile à situer est celui du droit romain qui a même ceci de significatif qu'il devait subsister comme élément indispensable pour la constitution d'une civilisation chrétienne, car le Christianisme, dans sa forme « prophétique », n'avait d'autre cadre juridique, et, d'une façon générale, exotérique, que celui du Judaïsme, et, pour pouvoir s'étendre à la gentilité il devait s'appuyer sur les éléments qui pouvaient y suppléer, et en accord avec lesquels il devait réaliser une adaptation d'ensemble, ainsi qu'on le voit du reste même pour la forme doctrinale (17). De ce fait la civilisation chrétienne comportait, dans une certaine mesure, la subsistance du pouvoir légiférant, or compte tenu de la constitution traditionnelle du monde occidental, ce que dit le rituel maçonnique précité ne peut se rapporter régulièrement qu'à la fonction du Saint-Empire. La suite du texte précise du reste que le devoir des membres est de « défendre les immortels principes de l'Ordre et de les propager sans cesse sur toute la surface du Globe ». La Maçonnerie moderne a pris ainsi à sa charge, en même temps que les vestiges d'une hiérarchie ésotérique, le rôle de législateur du monde, et on sait avec quel succès.

(16) *Maçonnerie Pratique*, II, p. 23.

(17) Ce que nous venons de dire est en rapport avec la question fort complexe des deux sources « législatives », l'une de caractère « prophétique », l'autre de caractère « sapiential », de la civilisation chrétienne, et même de la tradition chrétienne dans un sens spécialement religieux. Mais pour pouvoir la traiter il faudrait une autre occasion que celle-ci : toutefois certaines remarques que nous devons faire encore plus loin permettront de donner quelques autres précisions.

Il n'en est pas moins vrai que dans les formules maçonniques cet attribut monarchique et légiférant se présente avec des caractères qui évoquent les formes gouvernementales et parlementaires du monde extérieur, et il y a alors quelque difficulté à accorder cela avec l'idée qu'on peut se faire de la constitution d'un centre spirituel, même si on concédait que la

Maçonnerie en reproduit de très loin la figure. C'est qu'en réalité il faut compter aussi avec toutes les altérations et les aménagements successivement opérés à l'égard des vestiges provenant d'un tel centre, et, en fait, depuis que l'organisation maçonnique est apparue sur le plan visible de l'histoire, on a bien des preuves de modifications fréquentes tant des rituels que de la forme organique. Mais nous devons dire encore que les changements les plus importants ont dû précéder l'époque de la constitution maçonnique moderne, et cela à l'intérieur même des organisations dont la Maçonnerie a recueilli directement ou indirectement l'héritage. Dans ces conditions il est concevable que l'image de ce centre traditionnel dont nous parlons ait été déformée en fin de compte. En tout cas, certaines autres choses que contient le symbolisme maçonnique ne peuvent être expliquées en dehors de la conception proposée dès le début.

Ainsi, dans le rite d'initiation de ce grade le récipiendaire est « admis à recevoir l'*éclatante lumière du Suprême Conseil*, pour pouvoir réfléchir ses clartés sur l'esprit de ceux qui sont dans les ténèbres » (18), et on lui dit entre autres : « Le Delta d'or qui brille sur votre poitrine répand d'éclatants rayons, pour représenter les clartés maçonniques que vous êtes voué à répandre à profusion sur les intelligences des maçons et des profanes qui n'ont pas comme vous le bonheur sans égal de pouvoir contempler la Vérité Suprême face à face et sans voile » (19). Ici, il s'agit donc de connaissance pure et même de l'ordre le plus élevé (et on peut se demander que doivent penser les initiateurs et les récipiendaires modernes, les uns en prononçant, les autres en écoutant des déclarations si formidables et définitives), et en même temps on trouve clairement indiquée la fonction illuminatrice que revêtaient les initiés effectifs correspondant à ce grade. Après tout ce que nous avons dit de la nature et des conditions de la réalisation descendante, il n'est pas possible de voir ici autre chose qu'une image lointaine et matérialisée de réalités de l'ordre le plus transcendant, mais qu'un centre spirituel pouvait réfléchir normalement à un degré ou à un autre, et dont les symboles, dans la forme maçonnique, sont devenus à peu près monnaie courante.

(18) *Maçonnerie Pratique*, II, p. 23.
(19) *Maçonnerie Pratique*, II, pp. 34 et 42.

Mais en raison même de ce que nous avons dit de la réalisation descendante, et malgré tout ce qu'on peut admettre comme altération de formes dans l'organisation que nous présente la Maçonnerie, on peut se demander pourquoi l'initiation à ce grade, comme du reste à tous les autres grades, est présentée ici comme une admission dans un « temple », et pourquoi le travail initiatique comporte la participation à des travaux d'une « assemblée » d'initiés ayant naturellement tous le même degré, ici le 33°, et organisés eux-mêmes en une hiérarchie spéciale comptant de multiples fonctions. La seule notion générale d'un centre spirituel avec une hiérarchie de fonctions principielles n'est certainement pas suffisante pour expliquer la situation, et, d'autre part, il est difficile de penser qu'il n'y ait pas une raison plus profonde qui justifie cette forme d'organisation dont le symbolisme conservé témoigne d'un évident caractère sacré. De plus, aux autres degrés de l'organisation maçonnique, il y a également des assemblées organisées plus ou moins analogiquement, ce qui fait qu'on a une hiérarchie d'assemblées, correspondant en somme à celle des grades. Pour rendre compte de cette situation, nous devons faire appel à des notions concernant l'organisation des catégories initiatiques dans l'ésotérisme islamique. A cet égard il est nécessaire de préciser tout d'abord que, dans toute forme traditionnelle, les fonctions ésotériques se groupent d'une façon générale dans deux ordres qui correspondent à deux domaines initiatiques : l'un de ces domaines est celui de la réalisation spirituelle proprement dite, l'autre est celui de l'organisation et de la direction ésotérique du cosmos et de la communauté traditionnelle. Dans l'Islam, le premier domaine est celui des fonctions du *Sulûk*, c'est-à-dire de la « marche initiatique » conçue en vue de la pure réalisation personnelle, et le deuxième est celui du

Taçarruf, c'est-à-dire du gouvernement ésotérique des affaires du monde. De ces deux ordres de hiérarchies dont les attributs et les caractères peuvent toutefois être cumulés, à un degré ou à un autre, par les mêmes initiés, le deuxième surtout comporte des catégories ésotériques spéciales selon les secteurs d'activité existants, avec des formes d'organisation et des moyens assez variés. C'est ainsi qu'en dehors d'une hiérarchie générale que réunit l'Assemblée des Saints (*Dîwânu-l-Awliyâ*), il y a des hiérarchies spéciales avec des « assemblées » correspondantes pour chacun de ces groupes ou de ces catégories ésotériques que comporte l'organisation du monde. Comme entre les différents niveaux et secteurs où se situent fonctionnellement ces groupes et catégories initiatiques, il y a une hiérarchie naturelle, ces assemblées se situent entre elles dans un certain ordre avec lequel la hiérarchie des grades maçonniques pourrait être comparée, tout en tenant compte qu'il s'agit de choses appartenant à des formes traditionnelles assez différentes l'une de l'autre. Seulement il est à peine besoin de préciser que les hiérarchies ésotériques réelles n'empruntent pas des formes aussi extérieures et matérialisées, que celles que présente une organisation initiatique ordinaire surtout quand celle-ci est basée sur un système de grades symboliques et possède une constitution plus ou moins administrative, comme c'est le cas pour la Maçonnerie. De la même façon, les « localisations » que l'on assigne quelquefois à ces assemblées ésotériques ne sauraient être prises à la lettre, quoiqu'il y ait lieu de tenir compte de certaines correspondances d'ordre spatial. Pour ce qui est du *Dîwânu-l-Awliyâ*, s'il est dit qu'il se tient dans le caverne dans laquelle le Prophète avait fait ses retraites spirituelles, il ne faut pas oublier que ce *Dîwân* est un équivalent du « Temple du Saint-Esprit », et que « le Temple Saint-Esprit est partout », mais qu'il est surtout dans le « Cœur du Connaissant », qui est lui-même la Caverne initiatique et le Trône seigneurial. Disons, aussi que le *Dîwân* est présidé par le Pôle dont la réalité apparaît alors comme une véritable théophanie. Ceux qui composent l'assemblée et dont les degrés de réalisation peuvent être néanmoins assez divers, voient en lui, en un certain sens, et en des « similitudes » qui correspondent à différents degrés de subtilité, la Vérité face à face (quoique par ailleurs il soit dit que les regards ne peuvent pas supporter le rayonnement fulgurant du visage du Pôle, ce qui se rapporte seulement à un certain aspect de sa nature et à un effet conditionnel de sa présence). C'est cela seul qui peut rendre compte du texte précité du rituel qui parle du « bonheur » qu'a l'initié reçu dans le Suprême Conseil, de « pouvoir contempler la Vérité face à face et sans voile », et c'est cela même qui montre aussi qu'il n'est pas nécessaire d'envisager dans ce cas la question de la réalisation descendante car les membres du *Dîwân* même ne sont pas tous des êtres parvenus à l'Identité Suprême. La question de la réalisation descendante ne se pose véritablement que dans l'ordre de la réalisation personnelle, et la théophanie qu'elle-implique est tout d'abord d'ordre intérieur. Les théophanies de l'ordre relativement « extérieur », comme celles qui ont lieu dans le *Dîwân* ou dans tout centre spirituel, n'en sont qu'une image, et c'est pourquoi lorsque, dans une organisation initiatique, l'initiation emprunte les formes symboliques de l'admission dans le centre spirituel suprême, il ne s'agit pas non plus d'une initiation à réalisation descendante.

Enfin dans le rituel de clôture, lorsque le Président demande à son Lieutenant l'heure symbolique des travaux celui-ci répond : « Le Soleil du matin illumine le Conseil... », et le Président dit : « Puisque le Soleil est levé pour illuminer le monde, levons-nous Illustres Souverains Grands Inspecteurs Généraux, mes Frères, pour aller répandre les clartés de la Lumière dans l'esprit de ceux qui sont dans les ténèbres et pour aller remplir notre sublime mission de vaincre ou de mourir pour le Bien, la Vertu et la Vérité ». Ceci se rapporte encore au rôle essentiellement solaire d'un centre spirituel. Mais ce qui est encore d'un intérêt particulier c'est que dans l'une des rédactions de ce rituel de clôture (20), le Président, élevant les mains fait une invocation au « glorieux et éternel Dieu, Père de la lumière et de la vie, très miséricordieux et suprême régulateur du Ciel et de la Terre », et conclut : « Puisse le *Saint-Enoch* d'Israël et le Très-Haut et Très-Puissant Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob nous enrichir

de ses bénédictions, maintenant et à jamais ».

(20) Ragon, *Rituel du Souverain Grand Inspecteur*.

On constate ainsi que l'autorité spirituelle qui préside aux travaux du Suprême Conseil Ecossais est le même prophète vivant que l'Islam appelle Idrîs, et que nous avons vu mentionné dans le quaternaire des fonctions qui figurent la hiérarchie suprême du Centre du monde. Cela nous permet de revenir sur la question de la hiérarchie que constituent les quatre Prophètes vivants et de donner une précision que nous avons réservée jusqu'ici. Comme nous l'avons déjà dit Henoch-Idrîs est situé au ciel du Soleil, ciel qui est le « Cœur du monde » et le « Cœur des Cieux ». Disons maintenant que le Cheikh al-Akbar désigne encore quelquefois ce *rasûl* de l'épithète de « Pôle des esprits humain « (cf. *Futûhât*, ch. 198, s. 24 ; cf. s. 31) et d'autre-part qu'il qualifie le maqâm spirituel qui lui correspond de maqârn *qutbî* (« polaire ») (cf. *Tarjumânu-l-achwâq*, 2) ; or de tels qualificatifs il ne les emploie pour aucun des prophètes qui, « vivants » ou « morts », président aux autres cieux planétaires, quoique chacun de ceux-ci soit le « Pôle » du ciel correspondant. Il en résulte que, malgré les assimilations et les rapports de parenté étroite que nous avons signalés entre les quatre prophètes vivants, c'est Idrîs qui, parmi ceux-ci, peut être considéré, comme étant le Pôle, et cela a son intérêt quand on veut se rendre mieux compte du rapport de ce même prophète avec les travaux du Suprême Conseil de la Maçonnerie Ecossaise.

M. VÂLSAN.

(à suivre).